

Éditorial

Polars/Thrillers et relations internationales

MARIE-PIERRE REY

Résumé

L'intérêt pour les agents et les espions n'est pas un phénomène récent dans la littérature mais il s'est accru dans les cinquante dernières années, non seulement du fait de l'évolution du contexte international mais aussi à cause de la professionnalisation de la sphère du renseignement. En dépit de ces changements, dans la littérature (roman, bande dessinée), au cinéma ou à la télévision, l'espion reste aujourd'hui une figure éminemment transgressive. Toutefois, une certaine démythification a commencé depuis peu à se produire dans l'univers fictionnel.

Mots-clés : Histoire – Littérature – Espion – Cinéma – Bande dessinée.

Abstract

Polars/Thrillers and International Relations

While the interest for agents and spies is not a recent phenomenon in literature, it has increased in the last fifty years, not only because of the evolution of the international context but also because of the professionalization of the intelligence sphere. Despite these changes in literature (novels, comics..) as well as on TV or in the cinema, the spy remains an eminently transgressive figure today. However, some demystification has recently begun to take place in fiction.

Keywords: *History – Literature – Spy – Movie – Comics.*

L'intérêt de la littérature pour les agents et les espions n'est pas un phénomène récent¹. Il suffit pour s'en convaincre de songer à la vénéneuse Milady de Winter, personnage clef des *Trois Mousquetaires*. Agent à la solde de Richelieu, la belle espionne, inspirée de très loin de la réelle comtesse de Carlisle, présente déjà un certain nombre des traits que l'on retrouvera par la suite dans les fictions d'espionnage du xx^e siècle : supérieurement intelligente, manipulatrice, Milady ne cesse de jouer de ses

¹ Marie-Pierre Rey est professeur à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et dirige le centre de recherches sur l'histoire des Slaves.

identités démultipliées et de ses masques pour s'attirer la confiance de ses futures victimes, les instrumentaliser à son profit et remplir ainsi ses missions criminelles au service du cardinal. Sans foi ni scrupules, elle finit décapitée : c'est que sous la monarchie de Juillet – le roman de Dumas père est publié en 1844 – le bien et la morale se doivent de triompher.

Au xx^e siècle, des personnages, tout aussi sulfureux, séducteurs et criminels que Milady, voient le jour dans les thrillers et les romans d'espionnage : ainsi d'OSS 117 créé par Jean Bruce en 1949 ou de James Bond conçu par James Fleming trois ans plus tard. Toutefois, aucun de ces héros ne meurt plus au fil de ses aventures car désormais, peu importe que le personnage principal puisse se conduire en criminel : l'intérêt supérieur de l'État l'emporte dorénavant sur la morale commune.

Dans cette mutation, la disparition progressive de la censure et une morale devenue plus élastique au fil des décennies ont sans doute joué un rôle. Mais plus encore, c'est l'évolution même du métier d'espion qui s'est avérée déterminante : au cours du xx^e siècle – et les deux guerres mondiales ont ici joué un rôle capital –, ce dernier a en effet profondément changé.

Aux espions extravagants, mi-agents mi-aventuriers comme le chevalier d'Éon, figure clef du Secret du Roi au xviii^e siècle, se sont peu à peu substitués des fonctionnaires civils ou militaires ressemblant à s'y méprendre à des citoyens « bien tranquilles² ». Le mercenaire de l'Ancien Régime s'est fait discret fonctionnaire, militaire ou civil, au service d'un État qui le recrute et qui le forme. En retour, l'agent ou l'espion œuvre à la protection de l'État, il travaille à en assurer la sécurité, intérieure comme extérieure, et le cas échéant, il vise à en accroître l'influence et le pouvoir. Son spectre d'action est vaste : il peut, au titre du renseignement, chercher à obtenir des informations sensibles, monter des opérations de désinformation, fabriquer de fausses preuves et les diffuser, traquer les agents ennemis pour les débusquer, les éliminer ou les retourner, faire

² Cf. le titre bien symptomatique du roman de Graham Greene, *Un Américain bien tranquille*, publié en 1955 et adapté au cinéma trois ans plus tard.

disparaître des témoins gênants en maquillant des meurtres en accidents ; il est enfin, généralement, un expert en communications secrètes et en armes sophistiquées.

Cette énumération non limitative atteste une évidence : si la professionnalisation qui est apparue avec les deux guerres mondiales et s'est renforcée avec la Guerre froide a changé le statut de l'espion, le transformant en un maillon légitime de l'appareil d'État, elle ne l'a pas fait rentrer dans le rang. Même impuni, l'espion se situe au-delà de la morale commune et en cela, il reste une figure éminemment transgressive : formé pour exécuter de sang-froid les missions les plus risquées et les œuvres les plus basses, il use en secret de techniques, de procédés et d'armes dont les sociétés civiles ne savent rien ; il s'efforce d'exploiter à son avantage les faiblesses (qu'elles soient morales, affectives ou sexuelles...) de ceux qu'il cherche à manipuler en jouant de persuasion, de séduction, de menace ou de chantage ; ne rendant de comptes qu'à sa hiérarchie, il viole, même en temps de paix, les lois auxquels sont soumises les sociétés mais il risque aussi sa vie à chaque instant, sans que les opinions en soient davantage informées. Et ce n'est que lorsqu'un espion est débusqué avec fracas (ainsi de Kim Philby en 1962 ou plus près de nous, d'Anna Chapman en 2010), ou qu'il est assassiné ou victime d'une tentative spectaculaire d'assassinat (comme Sergueï Skripal en 2018) que les sociétés redécouvrent l'existence sulfureuse de leurs espions ou de leurs agents doubles et que la fiction s'en empare, fascinée devant ces vies où se mêlent étroitement danger, transgression et pouvoir...

Cette fascination pour un univers hors normes explique, de fait, la place de choix occupée depuis ces dernières décennies par les espions et les agents doubles dans la littérature, le cinéma et la télévision ; elle explique aussi l'engouement du public pour un genre en plein essor sur la scène littéraire internationale – comme en témoigne l'interview de Manuel Tricoteaux, directeur éditorial adjoint des éditions Actes Sud, ici recueillie par Marie-Françoise Lévy – et son intérêt pour des personnages tout aussi hors normes dont les représentations relèvent d'ailleurs de modèles très divers : la force surhumaine et la toute-puissance d'un héros

démiurge dont le dernier *Mission Impossible : Fallout*³ donne la pleine mesure ; la vacuité et la prétention d'un personnage caricaturé dans *OSS 117. Le Caire, nid d'espions*⁴ ; la psychologie complexe et les états d'âme d'un couple d'officiers du KGB infiltrés aux États-Unis, dans la très addictive série *The Americans*⁵, précisément tirée de l'affaire Chapman.

Or, si l'agent ou l'espion de fiction plaît à un large public, il intéresse aussi l'historien des relations internationales car le terrain sur lequel il évolue, voire sa raison d'être, relèvent précisément de problématiques largement empruntées à la sphère des relations internationales : la sécurité militaire et stratégique des États, la conquête ou la préservation de leurs zones d'influence, la course aux nouvelles technologies et aux armements, la Guerre froide, le danger terroriste, sujets récurrents des fictions d'espionnage ou des thrillers, constituent aussi des thèmes chers aux historiens des relations internationales.

Cette proximité s'explique bien évidemment par le fait que pour être jugé crédible, le roman ou le film d'espionnage doit présenter une bonne dose sinon de réalisme, du moins de vraisemblance. Pour ce faire, il lui faut donc s'ancrer dans un arrière-plan historique ou dans une actualité relevant par nature du champ de l'historien. Mais à la différence de l'historien en quête d'objectivité, l'auteur de fiction d'espionnage peut s'autoriser un écart, voire un jeu avec le réel et il peut à dessein se démarquer de la réalité, l'interpréter ou bien encore la travestir à des fins partisanes. Dès lors, il est passionnant pour l'historien des relations internationales de se demander comment se construit le « vraisemblable » dans la fiction d'espionnage.

Les contributions proposées dans ce volume réunissent des cas empruntés à différents moments (du tout début du xx^e siècle à nos jours), à des univers géographiques variés (il sera question de littératures française, britannique et danoise) et à des formes d'écriture diverses puisque nous

³ Réalisé par Christopher McQuarrie, en 2018.

⁴ Réalisé par Michel Hazanavicius en 2006.

⁵ Créée par Joe Weisberg en 2013.

avons convoqué ici romans, bandes dessinées et scénarios de films. De cette réflexion menée à plusieurs voix, trois constats principaux se dégagent.

D'une manière générale, les œuvres étudiées attestent non seulement un grand souci d'historicité mais également un goût marqué pour les descriptions géographiques. Dans *Le Troisième homme* de Graham Greene étudié par Catherine Horel, la Vienne de l'après-guerre a une place prééminente ; de même, comme le montre bien Hugues Tertrais, la série des SAS de Gérard de Villiers se déroule toujours sur fond d'événements historiques d'importance cruciale – comme la guerre du Vietnam – et fourmille de notations géographiques rigoureuses et précises. Quant aux enquêtes policières menées par le Père Brown dans les romans de Gilbert Keith Chesterton décortiquées par Florian Michel, elles conduisent le lecteur à approcher de près l'ampleur territoriale de la puissance britannique du premier tiers du XX^e siècle. Mais ce goût pour l'historicité n'est pas cantonné aux romans. Dans son étude portant sur la bande dessinée, Mathieu Jestin met en avant, à juste titre, le rôle de la Guerre froide dans plusieurs des albums de *Blake et Mortimer* et celui de la décolonisation dans *Katanga*, roman graphique de Fabien Nury et Sylvain Vallée qui se déroule en 1960 dans un Congo devenu tout juste indépendant.

Cette « construction » du vraisemblable revêt plusieurs fonctions : on l'a dit, elle vise tout d'abord à donner de la crédibilité à l'intrigue et de l'épaisseur aux personnages ; mais elle assure aussi une fonction pédagogique en conduisant le lecteur à découvrir au fil des pages et de manière divertissante, des lieux et une époque spécifiques. Enfin, elle peut servir à délivrer un message politique ou idéologique : ainsi, *L'homme qui partit en fumée*, publié en 1966 par les Suédois Maj Sjöwall et Per Wahlöö, vise comme Fabrice Virgili en fait la convaincante démonstration, à dénoncer l'univers cruel et machiste du capitalisme au profit d'un régime communiste idéalisé.

Deuxième constat essentiel, les œuvres étudiées s'inscrivent dans la tradition d'un auteur omniscient donnant à voir et à entendre le langage, les

pratiques et les codes d'un univers professionnel qui par nature se dérobe aux non-initiés. Or, cet univers, l'auteur le dévoile avec d'autant plus de détails qu'il le connaît intimement, soit qu'il se soit beaucoup documenté, rejoignant ici la démarche de l'historien, soit qu'il l'ait côtoyé de près – ainsi de Gérard de Villiers, qui a sans doute tiré ses informations de ses liens privilégiés avec les services secrets français – soit encore qu'il en soit directement issu : dans *La Taupe*, John le Carré, ancien agent de l'Intelligence Service britannique, témoigne, comme je le souligne dans ma contribution, d'une connaissance intrinsèque des réseaux d'espionnage Est-Ouest à l'heure de la Guerre froide.

Le troisième constat que l'on peut tirer des œuvres étudiées porte sur leur héros ou personnage principal : de toute évidence, l'archétype d'un James Bond, tout puissant, charismatique et sportif accompli, ne constitue pas une norme dans la fiction d'espionnage ou le thriller. Que l'on ait en tête le Père Brown, héros des romans de Gilbert Keith Chesterton, George Smiley personnage clef de John le Carré, ou bien encore l'inspecteur Beck créé par Maj Sjöwall et Per Wahlöö, tous se caractérisent par un physique ingrat, une allure quelconque et une vie « ordinaire », souvent ponctuée de tracasseries, de désillusions et d'échecs sentimentaux. Dans ce contexte, leur succès dans les missions qui leur sont confiées tient moins aux dons exceptionnels dont ils seraient parés qu'à leurs efforts quotidiens, leur sens aigu de l'observation, leur courage et leur ténacité. Autant de traits laissant à penser que la démythification des héros de polars est désormais à l'ordre du jour.